

La nature de la critique

Première partie : les critiques naturalistes de la culture

I. La Boétie : la domination comme dénaturation.

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (1546/1548) Paris, GF-Flammarion, 2016

« Il est hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donné et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obéissants à nos parents, sujets à la raison, et serfs de personne. » (p. 117)

« De l'obéissance que chacun, sans autre avertissement que de son naturel, porte à ses père et mère, tous les hommes s'en sont témoins chacun pour soi. » (p. 117)

« La nature nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous accointer (= nous accorder) et fraterniser davantage et faire, par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées, une communion de nos volontés. » (p. 119)

« La nature [...] nous a tous faits de la même forme, et comme il semble, à même moule, afin de nous entreconnaître (= nous reconnaître mutuellement) tous pour compagnons ou plutôt pour frères ; et si, faisant les partages des présents qu'elle nous faisait, elle a fait quelque avantage de son bien, soit au corps ou en l'esprit aux uns plus qu'aux autres, si n'a-t-elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts ni les plus avisés, comme des brigands armés dans une forêt, pour y gourmander les plus faibles ; mais plutôt faut-il croire que, faisant ainsi les parts aux uns plus grandes, aux autres plus petites, elle voulait faire place à la fraternelle affection, ayant les uns puissance de donner aide, les autres besoin d'en recevoir. » (p. 118)

« Il ne fait pas de doute que nous ne soyons naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons » (p. 119)

« La nature de l'homme est bien d'être franc et de vouloir l'être, mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le pli que la nourriture (= l'éducation) lui donne. Disons donc ainsi, qu'à l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, à quoi il se nourrit et accoutume ; [...] : ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est la coutume (p. 130). »

« On ne peut pas nier que la nature [...] a en nous moins de pouvoir que la coutume : pour ce que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu ; et la nourriture nous fait toujours de sa façon, comment que ce soit (= quoiqu'il en soit), maugré (= malgré) la nature. » (p. 124-125)

« Les hommes naissant sous le joug, et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensent point avoir autre bien ni autre droit que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel, l'état de leur naissance. » (p. 124)

« Pour vrai, les ans ne donnent jamais raison de mal faire. » (p. 130)

« N'ayant vu seulement l'ombre de la liberté et n'en étant point avertis, ils ne s'aperçoivent point du mal que ce leur est d'être esclaves. » (p. 129)

« Les tyrans, pour s'assurer, [se sont] efforcés d'accoutumer le peuple envers eux, non seulement à obéissance et servitude, mais encore à dévotion. » (p. 145)

« Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies des gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran. [...] Ce sont quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui tiennent le pays en servage. Toujours il a été que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ont été appelés par lui, pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et communs aux biens de ses pilleries. [...] Ces six ont six cents qui profitent sous eux et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cent en tiennent sous eux six mille, qu'ils ont élevés en état, auxquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, et fassent tant de maux d'ailleurs qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par leur moyen des lois et de la peine. » (p. 146)

« Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse point le tyran, mais ceux qui le gouvernent : ceux-là, les peuples, les nations, tout le monde à l'envi, jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, ils savent leur nom, ils déchiffrent leur vice, ils amassent sur eux mille outrages, mille vilenies, mille maudissons ; toutes leurs oraisons, tous leurs vœux sont contre ceux-là ; tous les malheurs, toutes les pestes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent ; et si quelque fois ils leur font par apparence quelque honneur, lors même qu'ils les maugréent en leur cœur, et les ont en horreur plus étrange que les bêtes sauvages. » (p. 156)

« Il ne peut y avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice ; et entre les méchants, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non une compagnie ; ils ne s'entraiment pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices. » (p. 154)